

MARGUERITE YOURCENAR

de l'Académie française

**SOUVENIRS
PIEUX**

nrf

GALLIMARD

*Quel
était
votre
visage
avant
que
votre
père
et
votre
mère
se
fussent
rencontrés ?*
Koan Zen

L'accouchement

L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building.

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du xx^e siècle, ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout. Néanmoins, pour triompher en partie du sentiment d'irréalité que me donne cette identification, je suis forcée, tout comme je le serais pour un

personnage historique que j'aurais tenté de recréer, de m'accrocher à des bribes de souvenirs reçus de seconde ou de dixième main, à des informations tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier, et que notre avidité de savoir pressure au delà de ce qu'ils peuvent donner, ou d'aller compulsier dans des mairies ou chez des notaires des pièces authentiques dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain. Je n'ignore pas que tout cela est faux ou vague comme tout ce qui a été réinterprété par la mémoire de trop d'individus différents, plat comme ce qu'on écrit sur la ligne pointillée d'une demande de passeport, niais comme les anecdotes qu'on se transmet en famille, rongé par ce qui entre temps s'est amassé en nous comme une pierre par le lichen ou du métal par la rouille. Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejoindre pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, çà et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme.

Le site lui-même était à peu près fortuit, comme nombre d'autres choses allaient l'être au cours de mon existence, et sans doute de toute existence regardée d'un peu près. Monsieur et Madame de C. venaient de passer un été assez gris dans la propriété familiale du Mont-Noir, sur une des collines de la Flandre française, et cet endroit, qui a sa beauté, et l'avait surtout de ce temps-là avant les dévastations de la guerre, leur avait paru une fois de plus distiller l'ennui. La présence du fils d'un premier mariage de Monsieur de C. n'avait pas embelli les vacances : ce maussade garçon de dix-huit ans était insolent envers sa belle-mère, qui pourtant s'efforçait timidement de s'en faire aimer. La seule excursion avait été en fin septembre un court séjour à Spa, le lieu le plus proche où Monsieur de C., qui aimait le jeu, pût trouver un casino et essayer de belles

martingales sans que Fernande eût à braver les tempêtes de l'équinoxe sur le quai d'Ostende. L'hiver venant, la perspective de s'installer pour la mauvaise saison dans la vieille maison de la rue Marais, à Lille, parut encore plus dépourvue de charme que ne l'avaient semblé les jours d'été au Mont-Noir.

L'insupportable Noémi, mère de Monsieur de C. et détestée par lui entre toutes les femmes, régnait sur ces deux demeures depuis cinquante et un ans. Fille d'un président au Tribunal de Lille, née riche, et mariée par le seul prestige de l'argent dans une famille où l'on se plaignait encore de grosses pertes subies durant la Révolution, elle ne permettait pas un instant qu'on oubliât que la présente opulence venait surtout d'elle. Veuve et mère, elle tenait les cordons de la bourse et subvenait avec une comparative parcimonie aux besoins de son fils quadragénaire, qui se ruinait gaiement à emprunter en attendant son décès. Elle avait la passion du pronom possessif : on se lassait de l'entendre dire : « Ferme la porte de mon salon; va voir si mon jardinier a ratissé mes allées; regarde l'heure à ma pendule. » La grossesse de Madame de C. interdisait les voyages, qui avaient été jusqu'ici pour ce couple amateur de beaux sites et de régions ensoleillées la réponse à tout. L'Allemagne et la Suisse, l'Italie et le Midi de la France étant momentanément exclus, Monsieur et Madame de C. se cherchaient une demeure qui ne fût qu'à eux, et où la redoutable Noémi ne serait que rarement invitée.

De plus, Fernande regrettait ses sœurs, et en particulier sa sœur aînée, Mademoiselle Jeanne de C. de M., infirme de naissance, et qui, puisque ni le mariage ni le couvent n'étaient pour elle, s'était établie à Bruxelles dans une modeste résidence de son choix. Elle regrettait presque autant, et davantage peut-être, son ancienne gouvernante allemande, maintenant installée au côté de Mademoiselle Jeanne en qualité de dame de compagnie et de factotum. Cette personne austère, au corsage brodé de jais, mais douée d'une sorte d'innocence et de jovialité germaniques, avait tenu lieu de mère à Fernande, privée de la sienne dès son bas âge. A la vérité, la jeune fille s'était ensuite

rebellée contre ces deux influences; c'était en partie pour échapper à ce milieu féminin, pieux et quelque peu terne, qu'elle avait épousé Monsieur de C. Maintenant, après deux ans de mariage, Mademoiselle Jeanne et Mademoiselle Fraulein lui semblaient incarner la raison, la vertu, la paix, et une sorte de calme douceur de vivre. De plus, élevée comme elle l'avait été dans le respect de tout ce qui de près ou de loin touche à l'Allemagne, elle tenait à n'accoucher que des mains d'un médecin bruxellois ayant fait ses études dans une université germanique, et dont ses sœurs mariées s'étaient trouvées bien au cours de leurs grossesses.

Monsieur de C. acquiesça. Il acquiesçait presque toujours aux vœux de ses femmes successives, comme plus tard à ceux de sa fille, qui était moi. Il y avait là sans doute une générosité que je n'ai vue, poussée à ce point, qu'à lui seul, et qui lui faisait dire *oui* plutôt que *non* à ceux qu'il aimait, ou même tolérait auprès de lui. Il y avait aussi un fond d'indifférence, fait de l'envie de n'avoir pas à entrer dans des discussions toujours irritantes, et du sentiment qu'après tout les choses *n'important pas*. Enfin et surtout il était de ces esprits mobiles qu'enchanter pour un moment au moins toute proposition nouvelle. Bruxelles, où Fernande voulait s'installer, aurait les agréments de la grande ville, absents du Lille enfumé et gris. Un homme plus circonspect eût songé à louer une maison pour quelques mois, mais les décisions de Monsieur de C. étaient toujours supposées prises pour la vie. On chargea une agence immobilière de trouver la demeure rêvée; Monsieur de C. se rendit sur place pour choisir entre les possibilités offertes, parmi lesquelles, comme il fallait s'y attendre, seule la plus coûteuse parut convenir. Il acheta séance tenante. C'était un petit hôtel aux trois quarts meublé, avec son jardinet aux murs tapissés de lierre. Ce qui séduisit particulièrement Monsieur de C. fut, au rez-de-chaussée, une grande bibliothèque de style Empire, sur la cheminée de laquelle trônait un buste en marbre blanc de Minerve casquée et portant l'égide, majestueusement posé sur son socle en marbre vert. Mademoiselle Jeanne et la Fraulein s'arrangèrent pour trouver des gens de maison et retenir une garde qui s'occu-

perait de Fernande et resterait ensuite quelques semaines pour soigner la mère et l'enfant. Monsieur et Madame de C. arrivèrent à Bruxelles avec d'innombrables malles, dont plusieurs contenaient les livres destinés aux rayons de la bibliothèque, et le basset Trier, acheté trois ans plus tôt par Michel et Fernande au cours d'un voyage en Allemagne.

L'emménagement fut une distraction; on passa en revue les domestiques : la cuisinière Aldegonde et la femme de chambre, sa jeune sœur Barbara, ou Barbe, nées l'une et l'autre aux environs d'Hasselt sur la frontière hollandaise; un valet jardinier et palefrenier chargé du cheval et du pimpant petit attelage prévu pour les promenades au Bois, tout proche. On connut le plaisir, vite épuisé, qui consiste à montrer à qui veut l'admirer une installation toute neuve. La famille vint en force : Monsieur de C. appréciait sa belle-sœur Jeanne pour son solide et froid bon sens, et son courage dans ses infirmités. Il appréciait un peu moins la Fraulein et sa gaieté niaise. De plus, celle-ci avait si bien enseigné l'allemand à ses élèves qu'il était devenu pour elles une seconde langue maternelle; elles s'en servaient exclusivement au cours des visites que Jeanne et la Fraulein faisaient à Fernande, ce qui outrait Monsieur de C., moins parce qu'il ne comprenait pas ce bavardage féminin, qu'il ne tenait pas particulièrement à comprendre, que comme un manque d'usage intolérable.

Les frères de Fernande vinrent dîner : Théobald, l'aîné, se prévalait sur les documents officiels de son diplôme d'ingénieur, mais n'avait jamais entrepris le moindre travail d'art et ne se souciait pas de le faire. Cercleux invétéré à l'âge de trente-neuf ans, il vivait à son cercle, nourri des ragots de son cercle. Son cou épais, toujours écorché par son col trop dur et trop serré, répugnait à son beau-frère. Octave, plus jeune, devait son prénom romantique un peu à son oncle à la mode de Bretagne, Octave Pirmez, essayiste méditatif et rêveur qui fut l'un des bons prosateurs belges du XIX^e siècle, mais surtout au fait d'être le huitième d'une série de dix enfants. C'était un homme de taille moyenne, d'aspect agréable et un peu falot. Comme

l'oncle Octave de poétique mémoire, il aimait les voyages, et se plaisait à parcourir l'Europe, seul, à cheval ou dans un léger tapeçu de son invention. Une fois même, fantaisie rare à l'époque, il lui était arrivé de s'embarquer pour la traversée de l'Atlantique et de visiter les États-Unis. Assez peu cultivé, bien qu'orné d'un mince vernis littéraire (il a raconté certains de ses voyages dans un illisible petit volume imprimé à ses frais), médiocrement curieux d'antiquités et de beaux-arts, il semble bien qu'il cherchât surtout dans ces randonnées le pittoresque de la route, si cher à tous les voyageurs de l'époque, depuis le vieux Töpffer des *Voyages en zigzag* jusqu'au Stevenson du *Voyage à Ane*, et peut-être aussi une liberté dont il n'eût pas joui à Bruxelles.

Les trois sœurs mariées en province vinrent plus rarement, retenues qu'elles étaient par leurs enfants, leurs obligations de maîtresses de maison et leurs devoirs de dames patronnesses. Les maris, eux, pour affaires ou pour leurs plaisirs, s'accordaient assez fréquemment un tour à Bruxelles. Monsieur de C. fuma avec eux quelques cigares en les écoutant disserter des sujets brûlants du moment, l'entente franco-italienne de Monsieur Camille Barrère, l'infâme radicalisme du ministère Combes, le chemin de fer de Bagdad et la mainmise de l'Allemagne sur le Proche-Orient, et enfin, et à satiété, l'expansion commerciale et coloniale de la Belgique. Ces messieurs étaient relativement bien renseignés sur ce qui touchait de près ou de loin aux fluctuations boursières; en politique, ils répétaient les lieux communs conservateurs. Tout cela intéressait médiocrement Monsieur de C., qui, pour le moment, n'avait pas de fonds à placer dans d'aventureuses bonnes affaires, et pour qui toute nouvelle politique était fautive, ou tout au moins consistait en un amalgame d'un peu de vrai et de beaucoup de faux qu'il n'allait pas se charger d'essayer de dissocier. Une des raisons qui l'avaient décidé à demander la main de Fernande était son libre état d'orpheline : il commençait à s'apercevoir que cinq beaux-frères et quatre belles-sœurs peuvent être pour un mari aussi gênants qu'une belle-mère. La jeune femme n'avait guère jusque-là

connu de Bruxelles que le couvent où s'était faite son éducation; ses relations mondaines n'étaient en quelque sorte que des annexes de la famille. Les amies de pension s'étaient dispersées; la plus belle et la plus douée, Mademoiselle G., une jeune Hollandaise qu'elle avait aimée comme on peut aimer à quinze ans, et qui éblouit Monsieur de C. le jour du mariage dans sa toilette rose de demoiselle d'honneur, avait épousé un Russe et vivait à des milliers de lieues; les deux jeunes femmes s'écrivaient des lettres sérieuses et tendres. L'intolérable Noémi, dont on avait cru se débarrasser, pesait encore de tout son poids sur le ménage, puisque d'elle dépendait que fût ou non exactement payée au jour d'échéance la rente qu'elle faisait à son fils. Enfin, particulièrement désolante pour ce Français du Nord qui n'aimait que le Midi, la pluie tombait comme à Lille. « On n'est bien qu'ailleurs », se plaisait souvent à répéter Monsieur de C. Pour le moment, on n'était pas particulièrement bien à Bruxelles.

Ce mariage déjà strié de petites fêlures s'était décidé pour Monsieur de C. peu de temps après la perte de sa première femme, à laquelle le liaient des liens très forts faits de passion, d'aversion, de rancunes réciproques, et quinze ans d'une vie agitée passée plus ou moins côte à côte. La première Madame de C. était morte dans des circonstances pathétiques dont cet homme qui parlait librement de tout parlait le moins possible. Il avait compté sur le regain de joie de vivre que lui apporterait un nouveau et séduisant visage : il s'était trompé. Non qu'il n'aimât Fernande : il était d'ailleurs à peu près incapable de vivre avec une femme sans s'attacher à elle et sans la choyer. Même en laissant de côté son aspect physique, que j'essayerai d'évoquer plus loin, Fernande avait des charmes qui n'étaient qu'à elle. Le plus grand était sa voix. Elle s'exprimait bien, sans l'ombre d'un accent belge qui eût agacé ce Français; elle contait avec une imagination et une fantaisie ravissantes. Il ne se lassait pas d'entendre de sa bouche ses souvenirs d'enfance ou de lui faire réciter leurs poèmes favoris, qu'elle savait par cœur. Elle s'était fait à elle-même une sorte

d'éducation libérale; elle comprenait un peu les langues classiques; elle avait lu ou lisait tout ce qui était de mode, et quelques beaux livres que la mode n'atteint pas. Comme lui, elle aimait l'histoire, et, comme lui, surtout ou plutôt exclusivement pour y chercher des anecdotes romanesques ou dramatiques, et, çà et là, quelques beaux exemples d'élégance morale ou de crânerie dans le malheur. Les soirs vides où l'on reste chez soi, c'était pour eux un jeu de société de tirer de son rayon un gros dictionnaire historique, que Monsieur de C. ouvrait pour y piquer au hasard un nom : il était rare que Fernande ne fût pas renseignée sur le personnage, qu'il s'agit d'un demi-dieu mythologique, d'un monarque anglais ou scandinave, ou d'un peintre ou compositeur oublié. Leurs meilleurs moments étaient encore ceux qu'ils passaient ensemble dans la bibliothèque, sous l'œil de leur Minerve due au ciseau d'un Prix de Rome des années 1890. Fernande savait s'occuper tranquillement des journées entières à lire ou à rêver. Elle ne tombait jamais avec lui dans un bavardage de femme; peut-être le réservait-elle aux conversations en allemand avec Jeanne et Mademoiselle Fraulein.

Tant de bonnes qualités avaient leur revers. Maîtresse de maison, elle était incapable. Les jours de diners priés, Monsieur de C., se substituant à elle, se plongeait dans de longs conciliabules avec Aldegonde, soucieux d'éviter que parussent sur la table certaines combinaisons chères aux cuisinières belges, telles que la poule au riz flanquée de pommes de terre, ou que l'entremets consistât en tarte aux pruneaux. Au restaurant, tandis qu'il se commandait avec appétit et discernement des plats simples, il s'irritait de la voir choisir au hasard des mets compliqués, et se contenter finalement d'un fruit. Les caprices de la grossesse n'y étaient pour rien. Dès les premiers temps de leur vie en commun, il s'était choqué de l'entendre dire, comme il lui proposait d'essayer encore d'une spécialité du Café Riche : « Mais pourquoi? Il reste des légumes. » Aimant jouir du moment, quel qu'il fût, il vit là une manière de rechigner à un plaisir qui s'offrait, ou peut-être, ce qu'il détestait le plus au monde, une

parcimonie inculquée par une éducation petite-bourgeoise. Il se trompait en ne percevant pas chez Fernande des velléités d'ascétisme. Le fait reste que même pour les moins gourmets, les moins gourmands ou les moins goinfres, vivre ensemble c'est en partie manger ensemble. Monsieur et Madame de C. n'étaient pas bons partenaires à table.

Ses toilettes laissaient à redire. Elle portait les vêtements des meilleurs faiseurs avec une négligence où il y avait de la grâce; cette désinvolture irritait pourtant le mari qui butait dans la chambre de sa femme sur un fringant chapeau ou un manchon jetés à terre. Sitôt étrennée, la robe neuve était froissée ou déchirée; des boutons sautaient. Fernande avait de ces doigts qui perdent les bagues : son anneau de fiançailles en était tombé, un jour que, de la portière baissée d'un wagon, elle faisait admirer à Michel un beau paysage. Sa longue chevelure, pour laquelle il avait une prédilection d'homme de la Belle Époque, faisait le désespoir des coiffeurs qui ne comprenaient pas que Madame ne sût pas mettre une épingle ou un peigne au bon endroit. Il y avait en elle de la fée, et rien n'est plus insupportable, à en croire les contes, que de vivre avec une fée. Pis encore, elle était peureuse. La douce petite jument qu'il lui avait donnée languissait dans l'écurie du Mont-Noir. Madame ne consentait à la monter que tenue en laisse par son mari ou par un groom; les innocentes caracoles de l'animal l'épouvaient. La mer ne lui réussissait pas plus que le cheval; lors de leur dernière croisière en Corse et dans l'île d'Elbe, elle avait cru vingt fois sombrer sur une mer agréablement émue par une petite brise; sur la côte ligure, elle n'avait consenti que par exception à dormir dans l'étroite cabine du yacht, même ancré en plein port, et insistait pour qu'on lui dressât à l'heure des repas une table sur le quai. Monsieur de C. revoyait le visage hâlé de sa première femme aidant à la manœuvre par gros temps, ou encore celle-ci, en jupe et redingote d'amazone, dans un manège, s'offrant à dresser un cheval, et tenant bon malgré les sauvages ruades et les plongées de l'animal, collée à sa selle de dame, et si secouée qu'elle finissait par vomir.

On ne connaît bien deux êtres ainsi liés que si l'on a d'eux les confidences du lit. Le peu que je devine de la vie amoureuse de mes parents me fait croire qu'ils représentaient assez bien le couple des années 1900, avec ses problèmes et ses préjugés qui ne sont plus les nôtres. Michel aimait tendrement les seins légèrement tombants de Fernande, un peu trop volumineux pour sa taille mince, mais souffrait, comme tant d'hommes de son temps, de ses propres ambivalences devant le plaisir féminin, tenant à croire qu'une femme chaste ne se donne que pour satisfaire l'homme aimé, et gêné tour à tour par la froideur ou par l'émoi de sa compagne. Un peu sans doute parce que ses lectures romanesques l'avaient persuadée qu'une seconde femme se doit d'être jalouse du souvenir de la première, Fernande posait des questions qui semblaient à Michel quelque peu saugrenues, en tout cas intempestives. Les mois passant, et bientôt s'allongeant en années, elle faisait discrètement montre d'un désir d'être mère qui avait semblé d'abord peu prononcé chez elle. La première et seule expérience que Monsieur de C. avait fait de la paternité n'était pas pour lui donner confiance, mais il avait pour principe qu'une femme qui veut un enfant a le droit d'en avoir un, et, sauf erreur, pas plus d'un.

Tout procédait donc comme il l'avait voulu, ou du moins comme il trouvait naturel que les choses se passassent. Néanmoins, il se sentait pris au piège. Pris au piège comme il l'avait été lorsque, pour contrecarrer les projets de sa mère qui voyait en lui son régisseur futur, destiné comme son père avant lui à entendre les doléances des fermiers et à discuter de nouveaux baux, il s'était sans crier gare engagé dans l'armée. (Et il avait aimé l'armée, mais cette décision n'en avait pas moins été le contrecoup d'une querelle de famille, et d'une sorte de maladroite chantage fait aux siens.) Pris au piège comme lorsqu'il avait quitté l'armée, également sans crier gare, à cause du joli visage d'une Anglaise. Pris au piège comme lorsqu'il avait consenti, pour faire plaisir à son père atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, à rompre cette liaison déjà longue (qu'ils étaient doux, les verts paysages de l'Angleterre, qu'ils étaient

charmants, les jours de soleil et de pluie passés à vagabonder ensemble dans les champs, et les goûters dans les fermes!) pour épouser Mademoiselle de L., personne que tout assortissait à lui, la situation sociale, d'anciennes alliances entre les deux familles, et davantage encore le goût du cheval et de ce que sa mère appelait la vie à grandes guides. (Et tout n'avait pas été mauvais dans ces années passées avec Berthe : il y avait eu le bon et le passable aussi bien que le pire.) A quarante-neuf ans, il se retrouvait pris au piège au côté d'une femme pour laquelle il avait des sentiments affectueux, avec une pointe d'irritation, et d'un enfant dont on ne sait encore rien, sinon qu'on s'attachera à lui, pour en arriver sans doute, si c'est un garçon, à des désappointements et à des disputes, si c'est une fille à la donner en grande pompe à un étranger avec qui elle ira coucher. Monsieur de C. se sentait par moments saisi du désir de faire sa valise. Mais l'installation à Bruxelles avait du bon. Si cette situation se dénouait, non par un divorce, inimaginable dans leur milieu, mais par une discrète séparation, rien de plus naturel pour Fernande que de rester avec l'enfant en Belgique auprès des siens, pendant qu'il prétexterait d'affaires pour voyager ou rentrer en France. Et enfin, si l'enfant était un garçon, il y avait avantage par ce temps de courses aux armements à ce qu'il pût un jour opter pour un pays neutre. On le voit : trois ans, en chiffres ronds, passés à l'armée, n'avaient pas fait de Monsieur de C. un patriote prêt à donner des fils pour la reconquête de l'Alsace-Lorraine : il laissait ces grands élans à son cousin P., député de la droite, qui remplissait la Chambre de ses homélies en l'honneur de la natalité française.

J'ai moins de détails sur les sentiments de Fernande pendant cet hiver-là, et puis tout au plus inférer ce à quoi elle pensait durant ses insomnies, allongée dans son lit jumeau d'acajou, séparée par une carpelette de Michel qui pensait de son côté. Compte fait du peu que je sais d'elle, j'en viens à me demander si ce désir de maternité, exprimé de temps à autre par Fernande en voyant une paysanne donner le sein à son nourrisson ou en regardant dans un musée un bambin de Lawrence, était aussi

MARGUERITE YOURCENAR

Souvenirs Pieux

Le livre de Marguerite Yourcenar commence par le récit d'une naissance : la sienne. De ce point de départ elle s'interroge. D'où vient-elle ? Qui fut sa mère, morte presque aussitôt ? Qui fut son père ? Ces deux familles dont elle est issue, que peut-elle en savoir, à travers les épaisseurs du temps ? Les souvenirs qui se transmettent de vive voix, les portraits et les albums de photos, les documents d'état civil et les archives de notaires, les mémoires et les lettres, les coffrets retrouvés dans les greniers, les pèlerinages aux lieux d'avant sa vie, mais où vécurent les siens, tout cela pourrait être vague ou banal ; Marguerite Yourcenar le trie, l'ordonne, l'interprète, le rassemble en un tableau singulier et saisissant. Toute la famille de sa mère, tous ces petits aristocrates terriens du Hainaut, « gens de lignage », serviteurs des princes-évêques de Liège, châtelains entre Sambre et Meuse, actionnaires de charbonnages, les voici du lointain XIV^e siècle arrivés jusqu'à cette jolie Fernande qui n'était pas mariée à vingt-huit ans, et vivait à Bruxelles chez une sœur infirme. Voici maintenant le charmant Michel ; lui n'était plus jeune — quarante-six ans —, il était veuf, il avait une mère tyrannique et riche, un fils de quinze ans, et il était français. Tous deux se rencontrent — on les fait se rencontrer — sur une plage de la mer du Nord, chez une vieille dame un peu marieuse. Fernande accepte de son prétendant qui ne lui déplaît pas une étrange proposition, du moins pour l'époque : un voyage de fiançailles en Allemagne, sous le chaperonnage de la digne Fraulein qui l'avait élevée, elle et ses sept frères et sœurs. Le voyage réussit, puisque Fernande et Michel se marient au retour. Ils furent peut-être heureux, et peut-être non : Fernande mourante souhaitait que sa petite fille échappe au monde, et entre au couvent.



9 782070 289714



74-IV

A 28971

ISBN 2-07-028971-0

Extrait de la publication